

Natsya

et l'étoile de l'aube se lèvera

Isabelle Flégeau



Isabelle Flegeau

Natsya

© Isabelle Flegeau, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3657-3



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE UN ARCADIA

Orely plongeait ses mains, ses avant-bras, jusqu'aux coudes, dans l'eau limpide et claire de la rivière Dugdémona. Elle aimait ce contact doux et frais à la fois. Comme tous les jours en cette saison d'automne, la chaleur était encore étouffante, elle avait déposé près d'elle deux grands baquets d'eau reliés entre eux par un morceau de bois.

Orely devait les remplir pour ensuite les apporter jusqu'aux champs de coton à une cinquantaine de mètres de là. C'était son travail, ce jour là, de distribuer le breuvage aux ouvriers qui cueillaient du matin au soir les précieuses fleurs.

Ceux ci attendaient avec impatience d'arriver au bout de leur rangée pour se désaltérer à volonté. Elle faisait ainsi le trajet du champ à la rivière en trimbalant son balancier jusqu'à ce que sonna la cloche annonçant la fin du travail.

Elle s'approcha un peu plus du bord, vit son image dans le liquide paisible à peine troublé par quelques moucheron effleurant la surface de l'eau et qui s'élançaient aussi rapidement dans les airs ne laissant plus que quelques ronds derrière eux.

Orely était une jeune mulâtresse de dix sept ans, elle avait le teint couleur de cannelle dorée, ses traits étaient fins avec de hautes pommettes, de grands yeux noirs aux longs cils recourbés, une bouche charnue et des cheveux très frisés.

Sa mère était une métisse et les trois filles qu'elle avait mises au monde étaient toutes du même père, qui n'était autre que le maître du domaine John Hardwicke.

Il était presque admis dans les moeurs en Louisiane que les riches planteurs aient un foyer officiel avec une épouse issue du même milieu qu'eux et un deuxième foyer, moins conventionnel, mais tout aussi réel

néanmoins.

La guerre de Sécession était finie depuis trois années déjà, devant sensément contribuer à affranchir les esclaves, mais ceux ci dépourvus de moyens étaient restés pour la plupart dans les propriétés. Ils ne connaissaient rien d'autres que le travail qu'on leur demandait d'exécuter depuis toujours. Ils étaient devenus des employés très mal payés.

Comme Orelly et sa famille, la vérité était que les choses changeaient lentement surtout dans les mentalités. Certains s'étaient expatriés vers le Nord qui offrait des emplois dans l'industrie naissante.

La plupart des plantations ayant été saccagées et brûlées par les troupes nordistes, cette main d'oeuvre bon marché avait aidé le Sud à renaître de ses cendres.

L'Amylis, la plantation des Hardwicke n'avait pas été épargnée, les maîtres l'avaient faite reconstruire presque à l'identique, mais moins luxueuse, leurs finances ayant souffert au moins autant que leur orgueil.

Après leur fuite dans les bois, où ils restèrent cachés plusieurs semaines avec les enfants des Hardwicke, Orelly et sa famille étaient revenues à la plantation. Sa mère avait repris sa place de lingère et ses filles travaillaient avec elle ou bien dans les champs.

Sylvia Hardwicke, la maîtresse des lieux, femme de tête, austère et froide, faisait semblant de ne pas connaître la relation qui durait depuis des années entre son époux et la domestique. Tant que la mère d'Orelly ne demandait rien de plus qu'un emploi pour elle et sa progéniture, tout cela n'avait pas beaucoup d'importance pour cette femme bénéficiant de tous les avantages dus à son rang. Et de toute façon, elle avait donné à son époux qu'elle n'estimait que très peu, deux Héritiers dignes de porter son nom Adelaïde et Jérémy.

Orely en était à son quatrième voyage jusqu'à la rivière, elle était de taille moyenne, robuste et endurcie depuis son plus jeune âge par les tâches ménagères. Son corps musclé était toutefois harmonieux et féminin.

Elle portait une robe de toile à grands carreaux, serrée à la taille par une ceinture en lanières de cuirs tressés. Elle commençait à être fatiguée, elle décida de s'étendre un instant derrière les hautes herbes sèches, à côté des chênes majestueux qui bordaient le lit de la rivière. Là, personne ne la verrait prendre un peu de repos.

Elle allait s'allonger dans l'herbe molle quand elle se figea, elle se redressa brusquement. Elle avait cru entendre un bruit étrange, on aurait dit un gémissement, une plainte... Elle se dirigea vers les taillis plus loin, où les chênes plus resserrés, formaient un bosquet et là elle le vit...

Il avait la tête appuyée contre le tronc rugueux d'un arbre, un filet de sang coulait de sa tempe jusqu'à son cou. Sa tunique de peau déchirée laissait voir une autre plaie sur son torse, c'était celle là qui semblait le faire souffrir. Il avait posé sa main dessus pour la comprimer et en atténuer la douleur.

L'homme leva la tête vers Orely qui le fixait de ses grands yeux noirs. C'était un redoutable guerrier Cheyenne qui la dévisageait de son regard perçant. Elle était pétrifiée de peur et fascinée en même temps par le jeune indien.

Il était en grande tenue de chasse, il avait encore sur le visage, les peintures de son clan qui devaient le protéger pendant la guerre ou la chasse. Son front était orné d'un bandeau de cuir décoré de perles en verroterie et deux grandes plumes d'aigle y étaient accrochées et se mêlaient à sa chevelure noire et très longue.

Ses vêtements en peau de daim étaient maculés de boue et de sang. Il voulut se lever mais en fut incapable, heureusement pour elle, son arc et ses flèches étaient plus loin, hors de sa portée.

Orely était subjuguée par cette rencontre, elle avait déjà aperçu des

indiens qui venaient chasser le castor jusque-là, mais toujours de loin. Le récit de leurs sanglants affrontements avec les blancs, était parvenu jusqu'à elle. Mais celui-là ne semblait pas être de la même tribu, sans paniquer, elle lui montra les seaux d'eau sur la berge.

Elle recula doucement, il semblait si faible qu'elle n'avait presque plus peur de lui. Elle se demandait ce qu'il pouvait faire si loin de son territoire de chasse et seul. Elle se dit qu'il avait peut-être soif, elle remplit l'un des seaux et retourna vers lui.

— Il n'a pas l'air si hostile. Se dit-elle courageusement, d'un pas mal assuré, elle s'approcha du jeune guerrier.

— C'est de l'eau ! De l'eau ! lui dit-elle, Orely lui tendit à bout de bras un petit gobelet qui était attaché, par une ficelle, à l'anse du baquet. L'indien comprit ce que lui offrait la jeune fille, il se souleva légèrement prit la tasse et but d'un trait, il lui redonna le récipient en lui faisant un signe de gratitude. Elle lui en versa un autre, qu'il but cette fois plus lentement.

Orely se rappela, qu'elle avait un petit biscuit que la cuisinière lui avait donné le matin, avant son départ pour les champs. Elle le sortit de la poche de sa robe, lui donna et s'éloigna vite, très vite de l'individu, se rappelant soudain qu'elle avait son travail à accomplir, les autres allaient sûrement la réprimander pour son retard.

Elle avait été troublée par la beauté et l'allure fière, sauvage du jeune Cheyenne qui l'avait dévisagé avec attention.

Orely reprit sa tâche jusqu'au soir, sans retourner voir ce qu'était devenu l'indien. Elle ne voulait pas attirer l'attention des autres, surtout pas celle du contremaître qui l'aurait sûrement abattu d'un coup de fusil. Il détestait "ces sales peaux rouges" comme il le disait toujours et n'avait pas plus de considération pour les nègres d'ailleurs.

Howens, c'était son nom, était une brute de la pire espèce, il était

originaire du Texas voisin et ne pouvant plus être employé, comme cow boy, dans les ranchs, suite à un accident de chasse qui lui avait laissé une jambe raide, il était venu chercher un emploi, dans le nord de la Louisiane. Il était devenu le surveillant en chef de la plantation, épiant et malmenant tous les ouvriers du domaine.

Orely rejoignit la baraque en bois, qui était sa maison, elle était située à cinq cent mètres environ, de la belle demeure des Hardwicke. Elle était peinte en bleu clair, elle avait trois pièces, ce qui était un vrai luxe pour leur condition modeste.

La salle commune qui servait de cuisine et de salle à manger, et deux chambres, une pour Orely et ses soeurs et la suivante pour leur mère.

La maisonnette était propre et sobrement meublée d'une grande table en bois, de bancs, de deux chaises et d'un fauteuil à bascule, un cadeau de monsieur Hardwicke. Il avait veillé à ce qu'elles aient un lit en fer avec une bonne literie.

Avec leurs maigres salaires, elles avaient acheté des tissus et avaient mis de jolis rideaux aux fenêtres, de nouveaux ustensiles de cuisine, des cuvettes émaillées pour la toilette et comble du raffinement, la maman d'Orely avait ramené de ses dernières courses, faites avec la maîtresse, un savon parfumé à la rose pour ses filles.

Vraiment, Orely trouvait sa cabane dès plus avenantes, elle aimait passer ses soirées avec ses petites soeurs, Clara qui avait quatorze ans et Yris douze ans. Leur maman leur contait de belles histoires et des légendes africaines qu'elle avait elle-même écoutées de la bouche de sa mère et de sa grand-mère jadis. Les jeunes filles écoutaient attentivement, afin de pouvoir les transmettre à leur tour plus tard à leur propre progéniture.

C'était ainsi une mémoire vive d'intelligence et d'émotion qui était véhiculée par les femmes de la famille. Ensuite, pendant que leur mère n'en finissait plus de raccommoder leurs robes, à la lueur des bougies, les fillettes

chantaient et dansaient en imitant les invités qui venaient dans la maison des maîtres pour de somptueuses fêtes. Ensuite, elles allaient se coucher exténuées par leur journée de labeur.

Le maître ne venait plus que rarement rendre des visites nocturnes à leur mère, il avait trouvé du réconfort dans d'autres bras plus jeunes, c'était mieux ainsi, car Orelly supportait de moins en moins bien l'injustice de leur situation. Elle et ses soeurs n'étaient rien face aux enfants légitimes des Hardwicke.

Et pourtant sa mère aimait cet homme qui ne lui avait donné en retour que bien peu de choses. Orelly s'endormit en pensant au jeune indien, qui était seul au milieu des fourrés, près de la rivière. Demain, un dimanche, elle irait à la messe avec les siens, puis elle s'éclipserait avec des provisions, elle irait voir s'il était encore là.

CHAPITRE DEUX OURS BRUN

L'espace d'une seconde, elle se dit qu'elle était imprudente car il pourrait bien l'attaquer et la scalper, mais elle se dit qu'elle n'avait rien vu de cruelle dans son attitude. Certains garçons de son âge lui semblaient bien plus méchants que cet indigène, elle avait dû en remettre plus d'un à leur place, à l'aide d'une gifle bien sentie, pour échapper à leurs assiduités quelques fois trop appuyées.

Orely était sur le chemin qui menait aux champs, elle marchait vite dans sa robe de coton blanche et brodée de fleurs. Ses cheveux étaient soigneusement tressés et enroulés sur la nuque en deux macarons.

Elle quitta la route de terre pour descendre vers la rivière Dugdémona, les herbes sèches s'accrochaient à la petite dentelle de sa jupe. Elle la releva jusqu'aux genoux, elle ne devait pas l'abîmer, sa mère en serait très fâchée et c'était son unique robe de fête.

Elle jeta un oeil furtif autour d'elle, pour être sûre que personne ne l'avait suivie.

— Non, personne ! Orely arriva près de l'endroit où elle avait fait sa curieuse rencontre, elle serrait contre elle un sac en toile de jute dans lequel elle avait mis des fruits, des galettes de maïs et une timbale en fer.

Elle mit une main dans sa poche et y serra son petit couteau, elle se dit qu'il serait une arme bien dérisoire face au guerrier Cheyenne. Elle ne savait plus soudain, si elle avait bien fait de venir dans cet endroit toute seule.

Soudain, elle le vit devant elle, il tenait son cheval par la bride, c'était un superbe animal à la robe blanche tachetée de noir et de brun. Il venait juste de le retrouver dans les bois, cela avait dû lui demander un rude effort car il semblait essoufflé.

Il regardait la jeune fille du même regard pénétrant. Il attacha son cheval par la bride à une branche, il chancelait et s'assit dans l'herbe près d'une